

Voyez-vous, par ce déploiement d'industrie je trouve le moyen d'entretenir mon nécessaire puisque mon travail ordinaire suffirait à peine à mon superflu. Cela vous explique mes bijoux, mes cigares, mes promenades à cheval. Je suis encouragé dans mes petites spéculations par mon propre patron qui nous ordonne sans cesse de crier misère à toutes les pratiques. Selon lui, nous perdons cinquante pour cent sur chaque chose ; les crédits le tuent, le ruinent. Cela n'empêche point que lui, comme nous roulons voiture. Les affaires sont si tristes depuis quelques années qu'il parle de faire bientôt une malheureuse banqueroute qui le réduira à une belle maison de campagne. Ah monsieur, pardonnez-moi, c'est l'exemple qui m'a perdu.

*Le Fantasque.* — Ne pleurez pas, jeune homme, votre repentir me touche ; pour faire fructifier vos talents je vous conseille de vous associer avec monsieur Thomson et de négocier avec lui la dette du Haut-Canada. Mais vous, monsieur l'opulent qui semblez vouloir écraser tout le monde, veuillez me détailler votre conduite et nous apprendrez ce que vous avez fait pour bien mériter de vos concitoyens.

*L'opulent.* — J'ai de belles maisons, de belles propriétés, des fonds à la banque, etc. ; tout cela m'apporte chaque mois de grasses rentes qui me font ce que vous me voyez. Je nourris des moutons qui me donnent de la laine, des vaches qui me donnent du lait, des chevaux qui me traitent, des chiens qui me suivent, des chats qui m'égratignent, des paons qui font la roue à mon approche, des din-dons qui gloussent à ma vue durant leur vie et chargent maitable après leur mort. Eh bien, croiriez-vous qu'il est des gens de rien, des mauvais gieux mourant de faim, n'ayant ni le sou, ni feu, ni maille et qui osent encore prétendre que parce que je suis riche il me faudrait les nourrir. Voyez donc l'insolence ! Eh ! je vous le demande, que feraient mes grands terreneux, mes beaux épagnouls, mes braves bouledogues si je donnais à tous les mécréants les restes de mon souper. Il faut, morbleu, passer une loi pour emprisonner tous les mendiants, trouvez à l'avenir dans la rue. Il n'est rien qui choque tant mes yeux que la vue des haillons.

*Le Fantasque.* — Il n'est pas de meilleure punition pour vous, mon beau monsieur, que d'entendre ce que va vous dire ce pauvre vieillard que j'aperçois dans ce coin. Approchez brave homme et contez-nous vos peines.

*Le pauvre vieillard.* — Je n'ai point de peines, mon bon monsieur, j'ai au contraire une bien grande joie. J'ai un fils, un brave garçon monsieur, j'ai travaillé une partie de ma vie pour lui donner un état. Il passe aujourd'hui à sa sienne pour m'aider à finir mes jours tranquille ; je travaille un peu aussi de mon côté quand nous avons plus qu'il ne nous faut pour vivre, nous le donnons à quelques pauvres, honteux et malades ; il est tant de malheureux à présent. Ce qu'on donne n'est pas perdu, à la grâce de Dieu !

*Le Fantasque.* — Il vous bénira, mon brave ; je ne puis vous récompenser, votre conscience vous suffit. Mais vous mesdames et mesdemoiselles, dites moi ce que vous avez fait de bien.

*Toutes à la fois.* — Cela ne vous regarde pas.

*Le Fantasque.* — C'est juste ; pardon mesdames et messieurs. D'après ce que vous m'avez dit, vous êtes tous assez contents de vous-mêmes ; en ce cas je fais bien des vœux pour que l'an prochain vous retrouviez dans des semblables dispositions. C'est tout ce que je puis faire pour vous.